

NOTICES/LIVRES

YVONNE SERRUYS

L'EXPOSITION «Les réalismes entre révolution et réaction: 1919-1939», organisée au Centre Pompidou à Paris jusqu'au 20 avril '81, est importante à plus d'un titre.

En effet, après la première guerre mondiale, plusieurs tendances réalistes, poussées par des motifs similaires, sont apparues simultanément dans les arts plastiques: la «neue Sächlichkeit» en Allemagne, le petit groupe des «Valori Plastici» en Italie, le vérisme, le précisionisme et le régionalisme aux Etats-Unis. Toutes étaient des réactions, la plupart du temps très éphémères, à la première guerre mondiale, souvent aussi des réactions d'ordre social. En plus de la peinture et de la sculpture, l'exposition parisienne montre également des spécimens d'architecture, de littérature et d'arts décoratifs. On n'y voit que peu d'œuvres belges, probablement parce que, mis à part un Meunier, ces tendances sont restées sans grand écho en Belgique. Les Français et les Allemands se sont beaucoup plus distingués dans ce bref intervalle.

Le réalisme qui faisait prime en Belgique à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, né lui aussi de l'imitation d'autres pays, était plus calme, plus tempéré, plus romantique encore peut-être; en tout cas il n'avait rien de très révolutionnaire.

Yvonne Serruys, originaire de Menin en Flandre occidentale, petite ville limitrophe de la France, était un de ces sculpteurs réalistes. Assidue au travail, elle possédait une technique exceptionnelle. Phénomène frontalier peut-être, puisqu'elle était tout à fait orientée vers la France, qu'elle alla habiter Paris et qu'elle y mourut, bien qu'elle tînt toutefois par exemple à se marier à Menin. Ses parents étaient le

baron du textile Edmond Serruys et la fille de l'ancien maire de Menin, Marie Valcke, qui elle aussi, avait des dons artistiques. De ce mariage, cinq enfants restèrent en vie: Yvonne, notre artiste, Paul (1879-1951), chirurgien et médecin généraliste à Liège, Daniel (1875-1950), qui joignait à sa qualité de spécialiste en philologie grecque celle de conseiller économique de Clemenceau, Berthe (1882-1926), qui épousa Fernand Grenard, un Tibétologue et enfin Jenny (1886), qui se maria avec l'agent littéraire américain Bradley et vient de léguer à la ville de Menin 46 sculptures, 48 bustes, 5 compositions de groupe et une cinquantaine de tableaux de sa sœur.

Yvonne Serruys naquit à Menin en 1873 et y reçut une éducation raffinée. Bien qu'également douée pour la musique (orgue et piano), elle choisissait bientôt de s'orienter vers les arts plastiques, en particulier sous l'influence de l'ami de la famille, Emile Claus (1849-1927), le plus grand impressionniste que la Belgique ait connu. En dépit d'une période d'apprentissage chez l'artiste peintre bruxellois Georges Lemmen (1865-1916), qui voulait qu'elle s'inspire du pointillisme de Seurat, elle finit tout de même par s'en tenir à un pointillisme luministe; c'est d'ailleurs avec ces toiles-là qu'elle ouvrit sa première exposition à Paris. Cinq statuettes qu'elle y exposa également furent tellement remarquées et admirées qu'Yvonne Serruys entrevit soudainement sa voie. Nouvel apprentissage, à Bruxelles, cette fois chez Egide Rombaux (1865-1942), qui sculptait en bronze et en marbre, surtout des nus féminins.

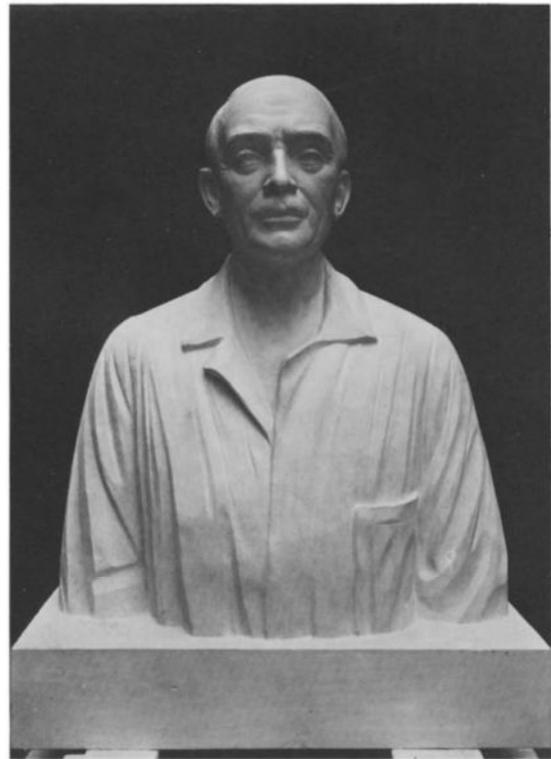
Elle épousa le romancier parisien Pierre Mille («Sur la vaste terre», «Le bel art d'apprendre», «Caillou et Tili»), qui trouva surtout son inspiration dans l'époque coloniale française, et elle s'installa à Paris. Le couple



Yvonne Serruys: «Badinage».

organisait, comme il était de mise, un «salon du samedi», que fréquentaient Anatole France, Maillol et Bourdelle, mais également des politiciens tels que Emile van der Velde et Léon Blum. Mille mourut en 1941. Yvonne lui survécut jusqu'en 1953. Telle est l'esquisse d'une longue vie de grande activité culturelle et artistique, d'expositions, de commandes, de gloire.

Yvonne Serruys a réalisé les bustes d'une centaine de notables de son époque, quelques monuments publics attrayants, ainsi qu'une série de toiles, qui pour être moins réussies n'en laissent pas d'être intéressantes.



Yvonne Serruys: «Buste en bronze du docteur Voronoff».

Elle a vécu et travaillé à l'époque de Rodin, de Bourdelle et de Maillol et l'influence irrésistible de ces maîtres français se manifeste clairement dans ses sculptures. Tout comme eux, elle a toujours cherché la perfection de la forme dans un esprit romantico-réaliste. Elle n'a probablement jamais pu échapper à cette influence contraignante, si tant est qu'elle l'ait jamais désiré; du reste, en France plus longtemps qu'ailleurs, on s'est accroché au classicisme et à un impressionnisme dominant.

La connaissance qu'Yvonne Serruys a des ficelles de l'art, son bagage technique, la perfec-



Yvonne Serruys: «Jeune fille drapée».

tion formelle de ses statues et de ses portraits pourraient faire penser qu'elle eût été capable d'aller plus loin, jusqu'à un expressionnisme organique, quoique peut-être inconscient, expressionnisme grâce auquel elle eût collé à son temps et grâce auquel elle eût obtenu la considération que son habileté et son inspiration méritaient. Nous ne saurons jamais si elle en a éprouvé le besoin. Ce qui est certain, c'est qu'elle en aura pris conscience car l'expression-

nisme était déjà très en vogue alors qu'elle continuait à produire des pièces de forme parfaite à l'instar de Rodin et des autres maîtres français. Il nous faut la regarder comme elle a voulu l'être. Et ici, c'est avant tout son sens de la monumentalité massive qui frappe. On le constate dans les monuments tels que celui d'Emile Claus dans le parc de la Citadelle à Gand et celui du poète du Nord Albert Samain dans le parc Vauban à Lille, dans le Satyre et les Enfants sur la Place Louis Blanc à Paris, dans les Baigneuses à l'École Normale à Paris, entre autres. Toutes ces œuvres sont d'une grandeur majestueuse, d'une perfection exceptionnelle et parfaitement polies, comme le voulait l'époque, bien qu'elles soient ci et là étoffées d'un brin d'imagination. Les bustes sont plus sévères. Là, l'artiste aura probablement été liée par les impératifs de la commande propres au portrait, ce qui n'empêche pas qu'elle ait de temps à autre mis sa touche personnelle dans le port et la représentation de la tête et des épaules; en témoigne le magnifique buste en bronze du Dr. Voronoff. Dans le travail libre enfin, son talent s'épanouit pleinement: ainsi la «Fille au panier de pommes», la «Jeune fille drapée» (dans le Musée d'Art Moderne à Paris) et, quantité de Baigneuses et de Danseuses. Dans ces œuvres qui témoignent d'une maîtrise et d'une expression parfaites de l'anatomie féminine, elle a pu donner libre cours à sa vision et à sa conception d'une sculpture. La pose, les arrondis et les concavités en sont l'expression. Les dessins de ces œuvres, pierre de touche de tout sculpteur, montrent assez qu'elle a produit là ses meilleures sculptures. Dans les esquisses, qui ne sont parfois que des représentations en miniature, on peut déjà très clairement distinguer la ligne, l'élan de l'œuvre. Beaucoup de ces esquisses et dessins font également partie du legs.

L'on ne sait pas encore ce qu'il adviendra en fin de compte de cette importante collection d'œuvres d'art. Il est à espérer que la ville de Menin trouvera le moyen et la possibilité d'héberger comme il convient l'œuvre de cette artiste flamande qui trouva son inspiration en France, et qu'elle pourra la préserver pour l'avenir. Sa disparition serait vraiment regrettable. La Flandre n'est pas très riche en sculptures de cette époque, et les rares sculptures que nous ayons sont groupées essentiellement à Liège, à Bruxelles et à Anvers.

L'œuvre d'Yvonne Serruys peut certainement rivaliser avec les statues et les reliefs de Charles van der Stappen et de Jef Lambeaux. Le travail libre peut même, si on l'examine en détail, se mesurer à l'œuvre de Constantin Meunier, bien que l'on n'y retrouve pas les convictions sociales de ce dernier, ce qui ne laisse pas de surprendre.

FERNAND BONNEURE
Brugge

Traduit du néerlandais par Christine Vanhooetghem.

LE PRIX FRANQUI ET LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN FLANDRE

LE 15 avril 1980, le prix Francqui fut décerné à J. Ysewijn, professeur à la Katholieke Universiteit Leuven. Ce fut la première fois depuis son existence autonome que cette Université vit attribuer ce prix important à l'un de ses membres. S'agit-il ici de l'allergie traditionnelle de la Belgique officielle pour les activités culturelles de la Flandre? Non pas, car, outre le fait que le jury est composé exclusivement de spécialistes étrangers chez qui le réflexe anti-flamand ne joue sans doute pas, il faut remarquer que par le passé l'Université encore unitaire (donc à prédominance francophone) n'a guère été gâtée davantage. Il faut en

effet remonter jusqu'en l'année 1951 pour trouver, en la personne du professeur Koch, le précédent lauréat lovaniste. Un réflexe anticatholique alors? Peut-être cela a-t-il joué - l'Université d'Etat de Gand s'est vu attribuer plusieurs fois le prix - mais il serait faux de chercher là la raison fondamentale de la parcimonie des jurys à l'égard de la K.U. Leuven. Nous nous en expliquerons plus loin.

Mais d'abord, qui est ce lauréat? (1) Jozef Ysewijn, né à Zwijndrecht en 1932, étudia la Philologie classique et l'Histoire ancienne à l'Université de Louvain. Attaché ensuite au F.N.R.S. (Fonds national de recherche scientifique), il se spécialisa d'abord dans la papyrologie, ce qui résulta dans un doctorat sur *Les prêtres éponymes et leurs fonctions à Alexandrie et à Ptolemaüs Henniou au temps des Lagides* (323-31 av. J.-C.). Ce travail parut en 1961, dans une version latine (!), sous les auspices de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique. Et pourtant, malgré ces débuts prometteurs en papyrologie, le jeune chercheur alla virer de bord.

Un jour, il rencontra à Rome monseigneur José Ruyschaert - ancien élève, comme lui, du professeur H. de Vocht - attaché à la Bibliotheca Vaticana. C'est lui qui orienta définitivement le chercheur vers l'étude de la langue et de la littérature des Humanistes.

Ainsi, le professeur J. Ysewijn s'intégra dans une longue tradition de l'Université de Louvain: n'oublions pas en effet que c'est là qu'Erasmus fonda le célèbre Collegium trilingue, que c'est là que furent actifs les grands humanistes Juste Lipse et Mercator. Chargé de cours en 1963 et professeur ordinaire en 1967, J. Ysewijn prit une série d'initiatives tendant à stimuler et à centraliser les études dans ce domaine. Ce fut d'abord le Seminarium Philo-